

Quand passent les révolutions

Robert Lévesque

Où va le cinéma américain : deuxième partie - les enjeux

Number 128, September 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10090ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2006). Review of [Quand passent les révolutions]. *24 images*, (128), 33–33.

Quand passent les révolutions

par Robert Lévesque

Mikhaïl Kalatozov.

Au début des années soixante Chris Marker tourne *Cuba si!*, Bertolucci *Prima della rivoluzione*, Glauber Rocha *Le dieu noir et le diable blond*, Gilles Groulx *Le chat dans le sac* et Jean Pierre Lefebvre entreprend *Le révolutionnaire* : la décennie des révolutions espérées, alors que les petits-bourgeois de la « Nouvelle Vague française » se filment le nombril caméra à l'épaule, trouva dès le départ, au cinéma, des regards engagés, des tempéraments lyriques forts ; on pouvait comme Bertolucci envisager le communisme avec le regard d'un personnage de Stendhal et comme Groulx appeler l'indépendance du Québec sur un rythme de jazz...

En filmant dans les rues de La Havane, Marker plongeait, lui, au cœur d'une révolution réelle, jeune de cinq ans, admirable ; il écrira qu'il tentait de « communiquer, sinon l'expérience, du moins le frémissement d'une révolution qui sera peut-être tenue un jour pour le *moment décisif* de tout un pan de l'histoire contemporaine ». Cette révolution, au prix d'un cruel durcissement et d'une restriction des libertés démocratiques (parti unique, presse contrôlée), a tenu, malgré l'embarco américain, elle a 47 ans, elle est imparfaite, cependant je la tiens toujours pour respectable (ce défi prodigieux à l'impérialisme américain), mais elle ne fut pas ce *moment décisif* dans l'histoire qui aurait ouvert le monde sur un socialisme partagé (rêve d'Arthur Miller).

À cette époque, les intellectuels allaient à La Havane le cœur excité, Sartre et le Castor y étaient les premiers, dès mars 1960, serrant la pince à « Fidel » ; c'était le couple-ambassadeur de la pensée contestataire et


Castro le recevait comme tel. On peut dire que, de 1959 au milieu des années soixante, la révolution cubaine était, pour le peuple de gauche, la révolution pleine d'espoir, *frémisante* comme l'avait senti Marker et peut-être décisive..., mais l'histoire du monde allait s'écrire autrement, et aujourd'hui la mondialisation économique a tout écrasé ou presque de ces espoirs.

En 1964, un cinéaste soviétique, Mikhaïl Kalatozov, auréolé d'une gloire internationale obtenue à Cannes en 1958 avec *Quand passent les cigognes*, débarquait à Cuba avec une équipe de la Mosfilm et un directeur photo plus que doué, Sergeï Ouroussevski, pour réaliser une fresque sur la révolution de l'île. Ce film, noir et blanc, est un chef-d'œuvre de lyrisme révolutionnaire, à hauteur du meilleur cinéma soviétique (le souffle d'Eisenstein). Le film fut interdit aux USA, le régime cubain l'oculta en en critiquant la flamboyante perfection et l'innocence (Castro gêné?) ; c'était donc un film perdu, inconnu plus qu'oublié, que Coppola et Scorsese découvrirent dans les années 1990 (le faisant entrer dans la Milestone Collection) et qui fut projeté à Cannes en 2003, mais la presse, accrochée aux stars, l'ignore.

Kalatozov (1903-1973), cinéaste qui a dû, communisme oblige, faire des films de propagande, s'était frotté à l'appareil soviétique. En 1932, son second film fut interdit, il vécut une éclipse, se retrouva conseiller culturel à Los Angeles de 1941 à 1945, mais à son retour, dans la foulée du dégel (l'époque Khrouchtchev), il réalisa quelques films qui, comme le célèbre *Quand passent les cigognes*, contribuèrent à la renaissance du cinéma soviétique : propagande évacuée, poésie forte, signature artistique, lyrisme puissante.

Avec le poète Evgueni Evtouchenko, dont la gloire était à son zénith (singulière figure d'artiste soviétique, courageux et capable de compromission), Kalatozov imagine cette fresque, *Ya Kuba (Soy Cuba, Je suis Cuba)*, où l'on passait des hôtels du régime Batista aux cabanes des paysans et des pavillons de l'université de La Havane aux collines de l'Orient. On n'y voit ni Castro ni le Che. La Havane est blanche et, à nos yeux, c'est fascinant de voir cette ville alors intacte, et les voitures américaines impeccables, les mêmes bagnoles qui, aujourd'hui, cabossées, sillonnent le Malecon.

Images exemplaires, au ras du peuple, de la rue, des champs, ce film symphonique sublime la libération du peuple de Cuba, alors que l'on sait que ce ne fut pas si clair, que, réalisant la réforme agraire, l'école gratuite pour tous et établissant un système de santé performant, le régime avait cependant déjà des choses à cacher. On comprend que « El Presidente » ait peut-être eu honte...

Chef-d'œuvre parce que Ouroussevski est à la caméra et que cet hymne cinématographique est porté par des grappes d'images éblouissantes dans des mouvements continus, avec une maîtrise technique et esthétique, une manière magistrale de magnifier un peuple qui se reconnaît. Une seule scène : un étudiant qui lance des tracts depuis le toit de l'université est atteint d'une balle, son corps chute dans le vide, la caméra, en plongée, le montre étendu, la foule autour qui s'en approche lentement et, dans le silence, comme autant d'oiseaux, les ombres des tracts qui virevoltent encore, superbe effigie. 

On trouve cette merveille à la Boîte noire.